

Préface

Chaque biographie est une occasion inespérée d'apprendre ce que l'histoire ne nous apprendra jamais : des faits personnels ou familiaux, des événements souvent hors du commun, mais aussi une compréhension différente de l'histoire, dans ses rapports avec l'individu, voire, avec la cellule familiale.

Le récit est intense, dense, fluide, la sincérité absolue et prégnante. Il s'inscrit parfaitement dans ce que nous savions de la situation des Juifs dans le Lot-et-Garonne grâce aux ouvrages de Marie-Juliette Vielcazat-Petitcol, *Lot-et-Garonne, terre d'exil, terre d'asile. Les réfugiés juifs pendant la Seconde Guerre mondiale* et celui d'Alexandre Doulut et Sandrine Larbeau, *Les 473 déportés juifs de Lot-et-Garonne. Histoires individuelles et Archives*.

Ce qui frappe d'emblée dans ces chroniques d'enfance, c'est la constante présence en arrière-plan du discours du narrateur devenu adulte, de la figure si émouvante, si présente, si bouleversante, de l'enfant. L'adulte et l'enfant sont ici engagés dans un dialogue profond et permanent, bâti

sur des questions d'identité et de mémoire, à l'ombre de remarquables figures tutélaires. Elles furent si nécessaires ces grandes figures quand tout était arrachement aux lieux connus, Sarreguemines, berceau des Cohn, Sarre-Union, berceau des Wolff, et aux gens aimés, dans une ambiance de menace que les adultes ne parvenaient pas à masquer totalement.

La première de ces figures fut celle du père, Sémi, qui ne reviendra pas. Son absence est physique, psychologique (on n'en parle pas, ou pas vraiment bien, car il y a eu séparation avant-guerre), symbolique (son nom devient synonyme de danger à l'heure du recensement des Juifs). Ce père, Résistant à Paris, arrêté, déporté et mort à Auschwitz, vu une seule fois, un quart d'heure, sur le quai de la gare de Neufchâteau (Vosges), dont l'auteur dit magnifiquement : *Le seul quart d'heure à nous deux qui a scellé notre union bien plus ardemment que ne l'aurait fait une vie entière, en l'installant sur la plus haute marche du piédestal de mon cœur. Il reste déifié à cette place.*

La deuxième figure protectrice a été celle du grand-père maternel, Jules Wolff, *monument exemplaire, qui lui fait sentir qu'il est aimé et protégé* et qui l'entoura d'affection, avec son épouse, Anna, et ses deux filles, Paulette et Coco, à Saint-Ouen-Lès-Parey, dans les Vosges, durant les deux années involontaires de séparation avec la maman, prise dans le tourbillon de l'exode et dirigée, seule, vers Souillac dans le Lot.

La troisième figure est celle d'Henri Hospital qui, en août 1942, alors que Jean-Michel retrouva sa mère et son père adoptif à Agen, fut, avec son épouse, Jeanne, et leur fille,

Gisèle, les amis protecteurs de toutes les heures sombres, *son foyer deviendra ma seconde famille.*

La mère est bien entendu un cas à part, au statut irremplaçable, comme toutes les mères, elle fit preuve dans ces années-là *d'un courage de combattant inégalé.* Elle organisa, depuis Agen, avec son futur mari, Samuel Iacarcaner, un stratagème incroyable pour faire franchir la ligne de démarcation à Jean-Michel et le ramener à Agen auprès d'elle, sous le faux nom de Nivet. Le 25 août 1942, Jean-Michel était à nouveau arraché à sa famille maternelle, *le souvenir le plus fort de mon enfance.*

Les événements qui jalonnent les vies chavirées de ces familles sont scandés par l'immense traque, obsédante et monstrueuse, qui menace tous les Juifs, où qu'ils soient. Mais ce qui ressort aussi de ce récit, c'est la très longue liste de ceux qui, partout, les aidèrent, du cheminot au préfet, en passant par l'émigré italien et l'évêque, dont les actions sont précisément rapportées. Comme le dit si bien l'auteur, *on tisse autour de nous une véritable toile de protection. Les mailles les plus fermes sont celles de la famille Hospital.*

Jean-Michel grandit, les dangers grandissent aussi, il les perçoit. La fin de la zone libre marque définitivement la fin des libertés et la montée des dangers. Ce faisant, il a sept ans, il prend aussi conscience de son judaïsme, *je sais maintenant que je suis juif.* Ce sentiment d'appartenance s'inscrit dans ce contexte de double sentiment de danger et de bouclier protecteur. Début 43, Jules, le grand-père révérend, est arrêté par les Allemands à Saint-Ouen, dans les Vosges, interné à Ecouves puis déporté à Auschwitz. La grand-mère Anna est victime d'un accident cérébral qui la terrasse. Un

peu plus tard, la tragédie continue, ce fut l'arrestation de Paulette et de Coco, arrêtées, elles, par des gendarmes français. Anna meurt, loin des siens.

Mais à Agen, miracle, c'est dans ce contexte de rafles qu'un jour, un employé de la préfecture vint les avertir, « de la part de Monsieur le préfet », de l'imminence d'une rafle ! De fait, le nouveau préfet, Louis Tuaillon, ancien sous-préfet de Neufchâteau, y avait connu Samuel Iacarcaner et il lui garantit qu'il pouvait compter sur son aide, ce qu'il ne manqua pas de faire. *À la traque nous répondions par un sens de plus en plus aiguë de l'instinct de conservation* : changement de noms, baptême, refus du recensement, mais aussi engagement dans la Résistance.

Puis, c'est la Libération. L'enfant assiste à l'explosion de joie, à la liesse populaire, mais aussi aux scènes de femmes tondues, il retrouve ses deux tantes, revenues des camps mais enfermées dans un silence douloureux. Un autre cousin fut aussi déporté, tout comme le grand-père Jules. Mais du père, pas de nouvelles, et ce ne fut que bien plus tard que l'on sut que, évadé de son stalag puis résistant à Paris, il avait été arrêté, interné à Fresnes puis envoyé à Drancy pour être déporté par le convoi n° 47 du 11 février 1943. Lui aussi avait donc définitivement disparu.

Mais, dès l'avant-propos, l'auteur a posé, à côté de la problématique de la mémoire, celle de la transmission de cette histoire à son fils, à ses petits-fils. Aussi paradoxal que cela paraisse, le petit garçon avait une très longue vie à raconter, bien trop lourde pour un enfant, et d'innombrables souvenirs, pour se construire, se défendre, trouver une cohérence, combler les pertes. Aux moments essentiels revient,

quatre fois, l'expression « gravé en moi », et trente-sept fois le mot « mémoire », 61 fois le mot « souvenir »... L'enfant n'a rien noté, mais tout est là *qui s'est tissé dans une cotte de maille qui a résisté au temps*, avec le sentiment d'une immense reconnaissance pour tous les Justes anonymes

Cet enfant demeure, avec les paradoxes dans lesquelles il a été obligé de vivre ces événements qui l'ont imprégné, et comment, en effet, demander à un enfant de renoncer à son identité en raison du danger qu'elle constitue puis de lui demander de la reprendre ? Mais cet enfant étonnant nous apprend beaucoup, sur lui, sur nous, sur la shoah mais aussi sur la possibilité qu'a l'homme de choisir et de faire le bien.

Bernard Reviriego